

\$2⁰⁰

La grande et la petite histoire de Montpellier



LOUIS FAUBERT
GENEVIEVE LEGAULT
GUY LEGAULT
et JACQUES LAMARCHE

VIL
Montp

Présentation

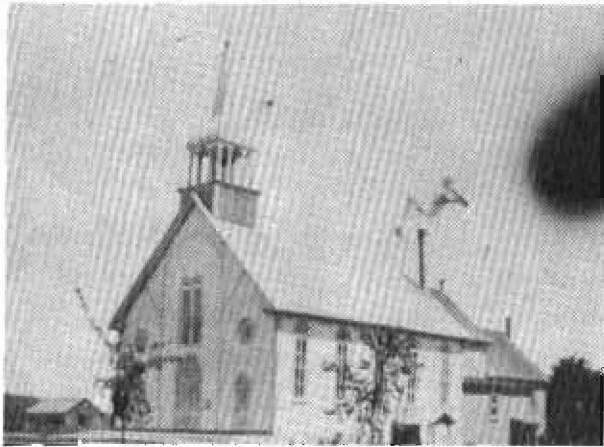
Le soleil luit, la rivière coule, l'oiseau chante; toute cette vie naturelle qui nous environne est si présente, toute cette beauté est si quotidienne que nous l'oublions souvent. Il faut des écrivains pour l'immobiliser.

La vie des humains ressemble à cet oubli du quotidien: naître, respirer, agir et mourir participent à la routine des jours, des années et des siècles. On ne s'émerveille plus qu'aux naissances et l'Histoire semble obligée de les ressusciter pour nourrir notre émerveillement. L'histoire seule ne suffit plus, il faut des historiens pour témoigner de sa richesse.

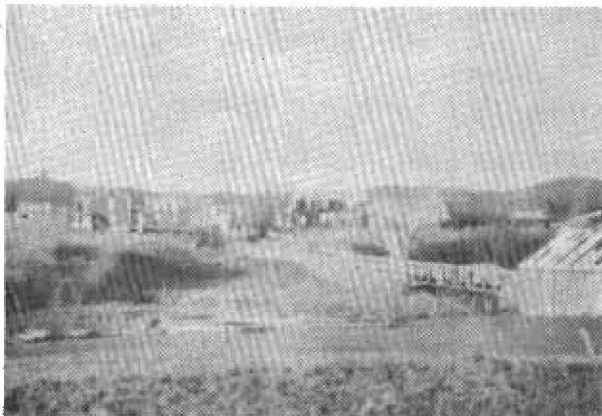
Le mérite de Louis Faubert, Geneviève Legault et Guy Legault est d'avoir retrouvé cette vie, cette source de l'histoire dans leurs familles, leur village, leur pays. S'il est vrai, comme l'a dit Georges Bernanos, que ceux qui racontent l'Histoire ne sont pas toujours ceux qui l'ont vécue, dans le cas présent, le témoignage de ces trois jeunes auteurs revêt une dimension différente. Ils ont connu les lieux décrits et recueilli sur place des faits et des impressions présentés avec amour.

Notre civilisation est trop jeune, à peine trois siècles, pour n'avoir pas besoin de tous les témoignages de son histoire. A côté des grands noms de nos manuels, il y a place pour des milliers d'êtres humains qui ont façonné notre pays. Il était normal que des enfants de Montpellier racontent la vie de leur municipalité, de ses institutions et de ses habitants. Leur riche documentaire leur permet de bâtir une monographie régionale d'intérêt car Montpellier n'est pas isolé dans le développement de la Vallée de la Petite-Nation. Cette grande et petite histoire participe à toute la vie d'une terre où des centaines et des centaines d'humains ont vécu, oeuvré, peiné, aimé.

De ma fenêtre, à L'Etoc, j'admire depuis des années la calme et discrète Baie de l'Ours; j'entends chaque matin et chaque soir le petit train de la Singer. La nuit, entre les aiguilles de pins et les feuilles de bouleaux, je vois les lumières de Montpellier. Quand j'ai rencontré la jeune équipe préparant cette histoire j'ai compris combien j'aimais leur pays devenu le mien. Je me suis mis à leur écoute et cette monographie que j'ai rédigée avec eux transpose notre amour commun d'un coin du monde, notre admiration pour les gens qui l'ont façonné. Nous la dédions avec joie aux résidants actuels de Montpellier, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de cette municipalité de la Vallée de la Petite-Nation.



L'église en 1910.



Le pont à l'entrée du village.

Jac

La grande et petite histoire de MONTPELLIER (1902-1977)

Louis Faubert

Geneviève Legault

Guy Legault



PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE



Geneviève et Guy Legault, Louis Faubert

Messages

Il y a soixante-quinze ans, Louis Montpellier ouvre un bureau de poste à sept milles au nord de Ripon. C'est le début de notre village; il y avait déjà plusieurs familles installées dans la région. On y retrouve aujourd'hui les descendants des familles fondatrices: les Montpellier, Bissonnette, Turpin, Faubert, Touchette, Strasbourg, Séguin, Deschatelets, Viau, Parent, Lafontaine, Carrière, Robineau, Saint-Pierre, Montreuil, Riopel, Richer, Lalonde, Lavigne, Ducharme, Dubé, Legault, Bédard, Lemery et j'en passe, car ma mémoire fait défaut.

Heureusement que celle des jeunes de notre village peut la compléter et nous rappeler toute la beauté de notre passé. Puisse ce livre souvenir de la grande et petite histoire de Montpellier nous tenir compagnie durant de nombreuses autres années.

ROCH SÉGUIN
président du comité des fêtes du 75^e anniversaire

D'autres maires avant moi ont dirigé pendant soixante-quinze ans les destinées de Montpellier. Je suis fier de voir des enfants de notre municipalité préparer un livre qui perpétue leurs mérites. L'un d'eux sera peut-être maire... ou mairesse... au centième anniversaire, en 2002. J'espère que nous serons tous encore nombreux à les féliciter pour ce premier geste qu'ils posent aujourd'hui en signant ce livre souvenir. Je pourrai peut-être lire ce qu'ils pensent alors de leur maire actuel mais je sais ce que je pense d'eux, en 1977: ils ont accompli un magnifique travail de recherche et je les en félicite au nom de tous les contribuables de Montpellier.

RÉGENT ROSS
Maire de Montpellier

La naissance de Montpellier

Les Cantons de la région

Tout autour de la Seigneurie, à travers forêts et rivières, des colons s'égrènent vers les Cantons, arrivant de divers côtés. Un ingénieur venu de Ripon en Angleterre, dès 1851, arpente le Canton auquel il donne son nom. Depuis 1846, David Grosleau, Pierre Marcoux, Louis Brazeau, Joachim Cyr et Hubert Séguin y étaient déjà installés.

Casimir Guillaume, curé de Saint-André, donne son nom à la paroisse Saint-Casimir de Ripon, dès 1864. Le premier curé, Olivier Boucher, dessert les missions des cantons avoisinants. Le 22 mai 1874, le Canton de Suffolk voit arriver son premier curé, Charles Proulx. Une petite chapelle s'élève à Chéné-

ville, le 12 novembre 1876, grâce au premier curé résidant, l'abbé Motte.

Dans le Canton d'Hartwell, les premières familles venues de Lathbury, Mulgrave ou Ripon hésitent entre Ripon et Chénéville. Le vingtième siècle se présente; il découvre la famille de Louis Beaulieu dit Montpellier.

La naissance de Montpellier

Depuis 1892, Louis Beaulieu est installé sur la ferme actuelle, en face de Delphis Legault. Pour accommoder les colons disséminés entre Ripon et Chénéville, il ouvre un bureau de poste et un magasin général. Conscient que ses concitoyens doivent parcourir des milles pour le traitement du lait, il n'hésite pas à bâtir une fromagerie.



En 1902, au presbytère: les curés Adrien Guillaume et Emile Coursol. Les trois premiers marguilliers Moïse Faubert, Fabien Turpin et Damase Beaulieu.

Venant de Chénéville, le curé Adrien Guillaume songe à doter la mission d'une petite chapelle. Louis Beaulieu descend au village et s'y installe. Joseph Robineau fait cadeau de dix acres de son lot, dans le rang 6, pour la construction de cette chapelle. Quittant sa ferme du Canton de Mulgrave, Moïse Faubert amène ses 16 enfants dans le Canton d'Hartwell, au village qui deviendra bientôt Montpellier. Nous sommes en 1902. En face de chez-lui, Joseph Robineau peut voir Moïse Faubert travailler à la construction de la petite chapelle.

Mademoiselle Albina Bissonnette se lasse de parcourir sept milles, deux jours par semaine, pour apporter le courrier de Ripon à Louis Beaulieu; elle l'épouse. Ils s'installent au village qui prend comme nom le patronyme du maître de poste: Louis Beaulieu dit Montpellier.

La mission se prépare à sa transformation éventuelle en paroisse. Exelie Dumouchel, épouse de Georges Touchette cultivateur au lac Schryer, descend au village faire baptiser son garçon, Adrien, en l'honneur du curé de Chénéville. L'érection canonique est accordée en 1902. On en célèbre le 75^e anniversaire cette année.

Quand le vicaire de Chénéville, l'abbé Emile Coursol devient le premier curé résidant de Montpellier, en 1907, la paroisse prend le nom de Notre-Dame-de-la-Consolation.

Les premiers hôtels

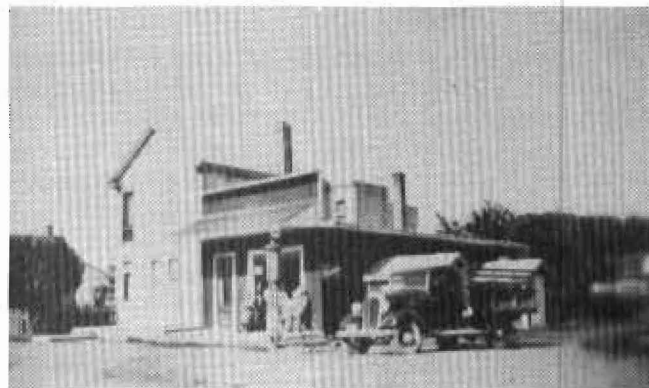
Alors que l'abbé Coursol, pour dix-neuf années à venir, monte à l'autel, Maurice Bélisle a monté le premier hôtel de Montpellier depuis 1901. Tour à tour, Théophile Lanthier et Josephat Viau en deviennent propriétaires. Celui-ci préfère se construire un magasin général



Le centenaire Louis Beaulieu (1872-1973) son épouse Amanda Neveu (1874-1946) et à gauche Réjean Montpellier.

ral qu'il dirige jusqu'en 1945, alors qu'il le vend à Arthur Lanoie.

C'est là que les premiers touristes de la Baie de l'Ours se rendent, en dépannage, après la messe du dimanche. La fille aînée du patron est bien jolie et Lucille Lanoie sourit gentiment aux "étrangers" portant chaussures blanches et cravate d'été. Vingt années ont passé, Arthur Lanoie est allé rejoindre ses ancêtres, sa fille est mariée mais madame Lanoie demeure fidèle au poste, au même magasin général.



Au magasin actuel de madame Arthur Lanoie au temps de l'hôtel de Maurice Bélisle et du magasin de Joseph Viau.

Joseph Robineau avait cédé un terrain à l'église; sa veuve, Mary Portelance, et voisine de Josephat Viau, en vend un autre en 1914, à Ernest Lanthier qui bâtit le deuxième hôtel. Il le gère durant sept ans alors qu'en 1921, Euclide Bissonnette en fait l'acquisition. A son tour, il résiste sept ans. En 1928, il le vend à Edouard Soquet mais dès l'année suivante, Euclide Bissonnette ré-achète son hôtel et le dirige jusqu'en 1938. Hector Lafontaine lui succède alors durant huit années et le vend à Amédée Riopel vers 1948. Roch Séguin arrive de Ripon et s'y installe en 1957. Depuis 20 ans, la famille Séguin administre l'hôtel du village de père en fils. Le fils, Jacques dirige maintenant l'hôtel pendant que le père, Roch, préside les fêtes du 75^e anniversaire de Montpellier.



Au repos avec Moïse Faubert et sa femme Sophie Bourcier, on reconnaît aussi Jules Viau.

L'aqueduc du village

Le deuxième curé de la paroisse, peu après son arrivée à Montpellier, l'abbé Emile Coursol, se rendit rapidement compte que le village avait besoin d'eau. En 1909, Il construisit le premier aqueduc d'une source sur le terrain de madame Mary Portelance, veuve de Joseph Robineau qui avait donné le terrain de l'église en 1902.

Le premier aqueduc et les curés de Montpellier

L'année de son départ, après 19 ans à Montpellier, le curé Coursol venait d'acheter le terrain de madame Mary Portelance. Même s'il s'en allait à la paroisse voisine, Saint-Casimir de Ripon, l'abbé Coursol conserve le terrain où est situé l'aqueduc. Le curé Coursol, à Ripon, succédait à monsieur Jacob Guay (mort le 20 août 1926 à l'âge de 83 ans) qui avait administré cette paroisse pendant plus de 51 ans. Il y demeure six ans et l'abbé Polydore Major vient le remplacer à Montpellier de 1926 à 1932.

A son tour, en 1932, quittant Notre-Dame-de-la-Consolation, l'abbé Major succède à nouveau au curé Coursol de Ripon. Il y demeure curé durant 26 ans, jusqu'en 1958, un an avant la démolition de l'église de Ripon par le feu en 59.



Le lac Schryer vers 1930.



Carte postale du village en 1942.

Le 2 avril 1936, l'abbé Coursol toujours propriétaire du terrain acheté dix ans plus tôt, vend tous ses intérêts à monsieur Florimond Faubert.

De l'eau à vendre et à donner!

Les propriétaires, au village, paient huit dollars par année pour le service de l'aqueduc de Florimond Faubert. Ce n'est pas le pactole.. La population entière de Montpellier atteint peut-être 700 habitants mais les familles sont nombreuses, dans chaque maison; l'aqueduc ne dessert pas les rangs. Il n'y a peut-être qu'une trentaine d'abonnés à l'aqueduc.

Peu importe le nombre, à dix ou quinze personnes par maison, il faut de l'eau en abondance et la source ne suffit pas toujours.

- Florimond, il n'y a plus d'eau!

Le propriétaire monte à l'aqueduc: le niveau a encore baissé. Il redescend au village, réunit ses enfants et la corvée commence.

Un seau dans chaque main, toute la famille Faubert se rend à pied au lac Schryer (quelquefois en voiture à chevaux) et remplit les seaux qu'elle transborde dans de grands barils. De retour au village, le service aquatique commence. Plusieurs anciens de Montpellier se souviennent encore de ces équipes de jeunes, seaux en main, se promenant au village.

"De l'eau, qui veut de l'eau?"

Pas question de la vendre puisque le service annuel, à huit dollars par propriétaire, est garanti. Les jeunes vident les seaux et reviennent à la maison.

- Deuxième voyage, on retourne au lac!

Et l'aqueduc retourne à ses origines. Florimond Faubert le vend à Jean Robineau même si les gens parlent toujours de la "source à Florimond Faubert".

Le deuxième aqueduc

La population du village s'accroît, l'aqueduc ne suffit plus. Les ingénieurs Cyr et Laforest examinent de nouveaux plans aux abords du ruisseau Schryer, au pied de la montagne. Le maire Orphila Lafontaine et le curé Félicien Bricault vont rencontrer le ministre Lorain, obtiennent une subvention de \$20,000. En octobre 1956, les travaux sont terminés au coût de \$18,500.

Après 20 ans, l'aqueduc demeure fragile. Les besoins ne cessent d'augmenter. En 1976-1977, la population doit contrôler sa consommation et la municipalité entreprend un grand nettoyage de l'aqueduc. Résistera-t-il encore vingt ans?

Le moulin à scie et à farine

Les forêts et les rivières des Cantons de Ripon et d'Hartwell furent exploités bien avant la naissance des municipalités. Montpellier n'existait pas encore que les Edwards avaient établi leur camp au lac Rat Musqué. Au siècle dernier, le campement attirait de nombreux bûcherons.

C'est en 1887 que les frères John et Peter Uses établirent une tête de pont au lac du Rat Musqué et, recourant à la drave, entreprirent de descendre le bois le long des rivières.

Le contremaître Schraire

A Cette époque héroïque et difficile, rude et fruste, les draveurs de la compagnie Edwards avaient un contremaître nommé Schraire (l'orthographe était moins populaire que la hache). Le chemin qu'emprunta le contremaître pour descendre les billots du lac Rat Musqué fut baptisé le ruisseau Schraire et le lac à Schraire.

Ce "creek" devenu le ruisseau Schryer se jette dans le lac du même nom et, traversant la rue principale à l'entrée du village de Montpellier, va se jeter dans la Baie de l'Ours. C'est ainsi que les frères John et Peter Uses songèrent à installer un moulin à scie en aval du lac, à moins d'un mille du village actuel (qui n'existait pas en 1887).

Le moulin à scie

Les draveurs amenèrent les billots vers le moulin, en traversant le lac Schryer. Les frères Uses veillèrent au débitage.

Les bûcherons et les rares cultivateurs avoisinants prirent alors l'habitude d'apporter au moulin à scie leur sarrasin et leur grain à moudre. Le moulin servit aux deux fins durant plusieurs années. Une fois le moulin bâti et le chemin de la drave bien établi, les frères Uses vendirent le moulin en 1898. Les acquéreurs, les frères Cregheur, l'exploitent jusqu'en 1906 alors que la municipalité de Montpellier commence à prendre forme.

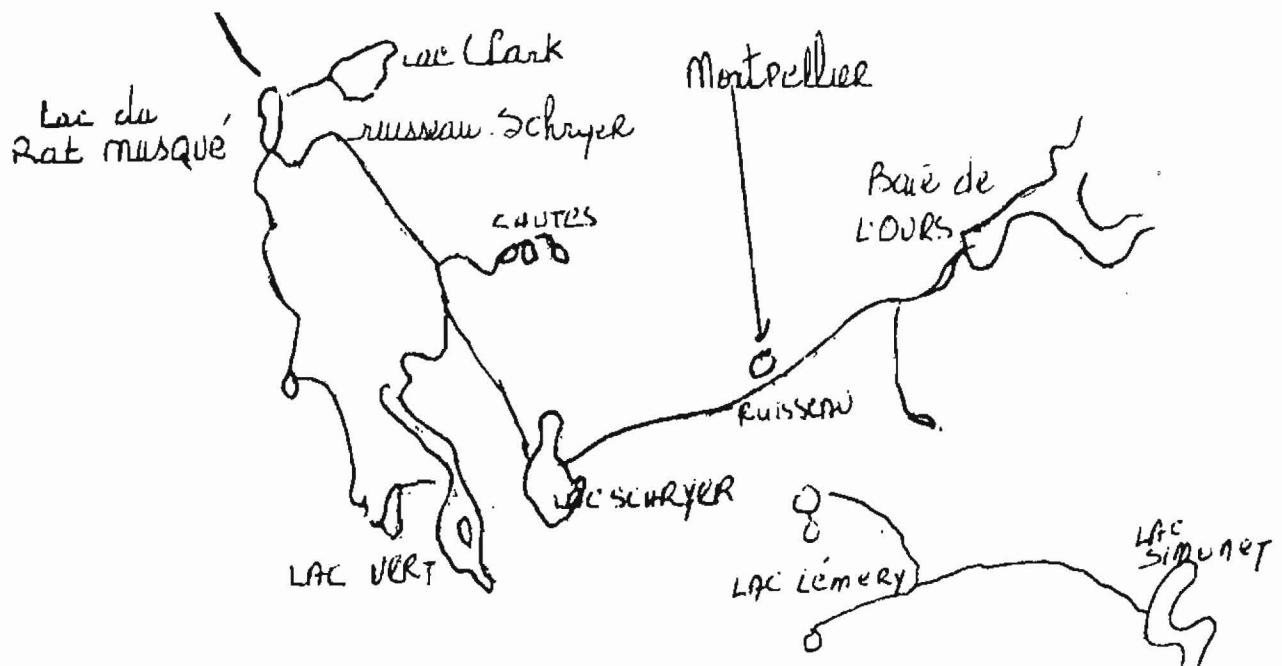
Une succession de propriétaires

La drave du lac Rat Musqué jusqu'au lac Schryer se poursuit. Jules Viau achète le moulin à scie de Joseph Beaulieu en 1906, il le maintient en opération pendant les années de guerre et tient bon jusqu'à la veille de la grande crise économique de 1929.

L'année précédente, Oscar Lavigne a acheté de Jules Viau. Au plus fort de la dépression, il maintient les opérations mais les années de drave ne sont plus aussi populaires. Il n'en reste pas moins que le moulin de Montpellier permet à de nombreux pères de famille du village d'affronter le chômage avec un peu moins de crainte.



Les contremaîtres au camp de la "Head".



La crise du continent américain tout entier tire à sa fin, les entreprises voient venir la fin des années de récession. Omer Viau, fils de Jules, reprend l'ancien moulin paternel en 1936. Il en dirige les opérations jusqu'en 1943.

Le moulin de Wilfrid Caron

Un industriel de Montréal, le fils d'Edouard-Wilfrid Caron, propriétaire des moulées Carona de la rue Saint-Paul, accepte l'invitation de monsieur Bazinet. Wilfrid-Nazaire Caron, en 1939, se bâtit un petit chalet de chasse et pêche au pied du lac Viceroy et son ami Bazinet lui conseille de s'installer dans la région. Même si les chemins d'hiver ne sont pas ouverts à la circulation, le fils Caron trouve le moyen, en mobile à chenilles, de venir à Montpellier toutes les fins de semaine, hiver comme été. De fait, il y vient depuis 38 ans. Sur la terre voisine de son père, il élève des cochons, des moutons et des vaches.

En 1943, Bazinet propose à Omer Viau de lui vendre le moulin, au nom de Wilfrid-N. Caron (qui n'en sait

rien). Pour déposer une garantie d'option, Bazinet emprunte l'argent d'Anatole Bissonnette du Lac Schryer. Il informe Wilfrid Caron de la transaction. Celui-ci se rend chez le notaire Fréchette, paie Omer Viau et rembourse Bazinet qui remet l'argent à Lafontaine!

Quinze ans de profits et pertes

Le vieux moulin de bois a bien vieilli; la dame est pourrie. Wilfrid Caron rebâtit toute la dame en béton, engage Omer Viau et Adélarde Saint-Pierre (le père de madame Florient Faubert) et commence à acheter du bois des cultivateurs des alentours. Deux cordes de pitoune peuvent alors valoir une vingtaine de dollars. Mille pieds de bois de terre rapportent le double aux cultivateurs qui coupent du bois et l'amènent au moulin au début d'avril.

Au plus fort de la saison, le moulin à bois engage une quinzaine d'employés jusqu'à la fin du mois d'août. Le propriétaire vend le bois de planche à Montréal et dans la région.



Le camp des bûcherons à la Singer.



Louis Carrière au lac Rat Musqué.

Les vannes entourent la roue du moulin qui fonctionne par la force de l'eau; un pont relie la dame au terrain. Quelques amateurs de planches de pont s'ingénient à collectionner ces planches, une à une. Le propriétaire doit engager un gardien à l'année longuel

En 1965, faisant le bilan des opérations, Wilfrid Caron constate que la rentabilité diminue. Profits et per-

tes commencent à se déséquilibrer. Il ferme le moulin à bois qui vieillira doucement au bord du ruisseau Schryer.

L'ingénieur montréalais, Léo-Paul Bordeleau achète les terrains et les bâtisses, en 1974. Il vient d'y aménager un complexe de restauration moderne, en 1977: Le Vieux Moulin: Il y aura eu 90 ans entre le premier et le dernier.



Le camp de la drave en 1920.

MONTPELLIER

L'érection canonique 1902 - la liste des curés

1 - 1902 - 1907:	Adrien Guillaume
2 - 1907 - 1925:	Emile Coursol
3 - 1926 - 1932:	Polydore Major
4 - 1932 - 1933:	Oscar Bélanger
5 - 1933 - 1946:	Réal de Varennes
6 - 1946 - 1964:	Félicien Bricault
7 - 1964 - 1971:	Ernest Denis
8 - 1971- :	Jean Doyon, p.b.

L'érection civile 1920 - La liste des maires

1 - 1920 - 1922:	Louis Montpellier
2 - 1922 - 1923:	Emmanuel Turpin
3 - 1923 - 1925:	Oscar Lavigne
4 - 1925 - 1926:	Napoléon Pilon
5 - 1926 - 1944:	Anatole Bissonnette
6 - 1944 - 1948:	Florimond Faubert
7 - 1949 - 1956:	Orphila Lafontaine
8 - 1956 - 1964:	Henry Lémery
9 - 1964 - 1967:	Réjean Montpellier
10 - 1967 - 1975:	Henry Lémery
11 - 1975 - :	Régent Ross



Le maire Anatole Bissonnette (1888-1957).



Les gens de la "crique à la roche" au mariage d'Emmanuel Turpin sur la côte Rouge.

La Baie de l'Ours

Aux limites sud-est de la municipalité de Montpellier dort tout doucement la calme et magnifique baie de l'Ours. Les deux versants de la montagne glissent vers le lac Simon; j'y habite à mi-chemin entre la Grande-Ourse qui effleure les pins centenaires et la cuvette d'ombres gris qui s'enfonce dans la baie. Tout y dort sous les étoiles et les galaxies du firmament. Il aura fallu 65 années dans l'existence de Montpellier avant que le premier téléphone apparaisse, en 1967!

Les légendes les plus captivantes entourent l'origine du nom de la Baie. Nous en avons recueilli trois, nous pourrions en inventer autant d'autres.

Trois milles dangereux

Anthime Rémillard (C'est un nom inventé) travaille au moulin des frères Cregheur en 1900. Dès potron-minet il quitte la baie encore enveloppée de brouillard, hache en bandoulière, couteau à la ceinture et s'avance vers un sentier de la montagne, à l'arrière de sa maison en rondin de cèdres. Par le haut des côtes, s'éloignant du ruisseau Schryer, s'enfonçant dans la forêt, il gagne le moulin à scie où il travaille. Trois milles à franchir soir et matin.

Un soir d'automne 1901, sa femme l'attend en vain toute la veillée. La nuit tombe, la lampe à pétrole fume, le repas refroidit. Anthime Rémillard n'est jamais revenu chez lui dans la baie. Ses camarades de travail se sont risqués à parcourir, en plein jour, les trois milles qui séparaient la maison du moulin. Ils ont trouvé le corps déchiqueté et fracassé de leur compagnon dévoré par une mère ourse.

Quand les enfants, au village naissant, s'éloignaient de la maison, les parents inquiets leur disaient: "Attention, n'allez pas dans la baie de l'ours."

Simon Permoncoeur

C'est le nom d'un authentique résident de Montpellier, Simon Permoncoeur, grand amateur de chasse et solide gaillard.

Parti à la chasse aux gélinottes, un matin de mai, empruntant les sentiers du ruisseau Laroche, il descend lentement vers la baie. Attentif aux pépiements, aux roucoulements, il surveille le pied des cèdres et des bouleaux. Les récollets, nos jaseurs des cèdres, le distraient un peu. Simon Permoncoeur avance

doucement; il ignore que deux petits ours gambadent tout près: la mère ourse sent le danger d'une présence humaine. Elle contourne habilement le chasseur et s'apprête à se dresser pour écraser l'intrus sous ses deux pattes énormes.

Simon Permoncoeur a le prémonition d'un danger; il s'immobilise, recule le coude et s'empare de son long couteau de chasse. D'un geste direct et brusque, en pivotant d'un seul coup, il se trouve face à face avec la mère ourse, plonge son poignard droit au coeur.

"Je perds mon coeur" aurait dit la mère ourse chancelante, titubante, en tombant dans la baie... de l'Ours.

Alcidas Richer

Guide recherché par les amateurs de chasse et de pêche, Alcidas Richer connaît bien la région des Cantons de Ripon et d'Hartwell. Durant ses moments de loisirs, il descend à la passe du chevreuil, près de l'ancien pin centenaire se dressant de l'autre côté de la Baie. Les achigans et les ombles gris dorment au fond de la cuvette. Le pêcheur s'y installe. La pêche est bonne excellente et Alcidas Richer ne déroutait pas de tendre sa ligne; il jette les poissons capturés en arrière de lui et surveille ses appâts.

- J'en ai une bonne douzaine, ça fera pour le souper!

Instinctivement, Alcidas Richer, se retourne pour vérifier le nombre; il en échappa sa ligne. Un ours bien léché déguste son repas à même les poissons du brave pêcheur.

Alcidas Richer, furieux, saute dans sa barque, traverse la baie, court vers sa maison, saisit son fusil et refait le même chemin à rebours. L'ours achève

de se poulécher les babines; ce sera son dernier geste de remerciement. Le pêcheur se transforme en chasseur. Les balles jaillissent du canon et s'enfoncent dans la peau du voleur de poissons.

- Un autre de plus dans la baie... de l'Ours.

Selon vos goûts, choisissez la légende que vous désirez. Un fait demeure. Comme les ours ne raffolent pas de la baignade dans le lac Simon, ils descendent en contournant le lac et empruntent la baie pour le contourner. Moi qui demeure dans cette Baie de l'Ours, j'atteste comme Anthime, Simon et Alcidas qu'il y a des ours dans le coin. J'y suis!

Il y a 80 ans

D'autres y ont vécu bien avant moi puisque la première école de la baie de l'Ours fut construite avant même l'existence légale de Montpellier. Les registres officiels attestent son existence en 1896. La deuxième y fut construite en 1913. Plusieurs professeurs s'y sont dévoués: mademoiselle Larocque, madame Chartrand, Hélène Céré, madame Côté, madame Laframboise, madame Legault ainsi que sa mère. Madame Louiseze a bien connu la nouvelle école.

L'été, les enfants s'y rendaient nu-pieds. Ils portaient une petite culotte de toile aux genoux et des chaussettes pour l'hiver. Le vent de la baie s'infiltrait dans l'école et les enfants pouvaient tracer des pistes et des dessins sur le plancher de l'école.

L'électricité arriva dans le rang au milieu du siècle et le téléphone un peu moins de vingt ans plus tard, en 1967. Armand Lanoie, qui me fait face d'un bord à l'autre de la baie de l'Ours n'attendit pas si longtemps pour s'organiser. En 1927, Alexandre Lanoie avait déjà un gramophone; Armand eut une radio à batterie en 1939. J'ai le téléphone quand la compagnie Continental prévoit un temps ensoleillé!



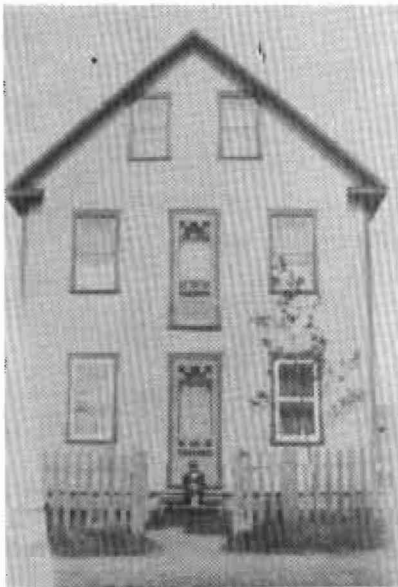
L'école de la baie de l'Ours.

Avant la fondation de Montpellier

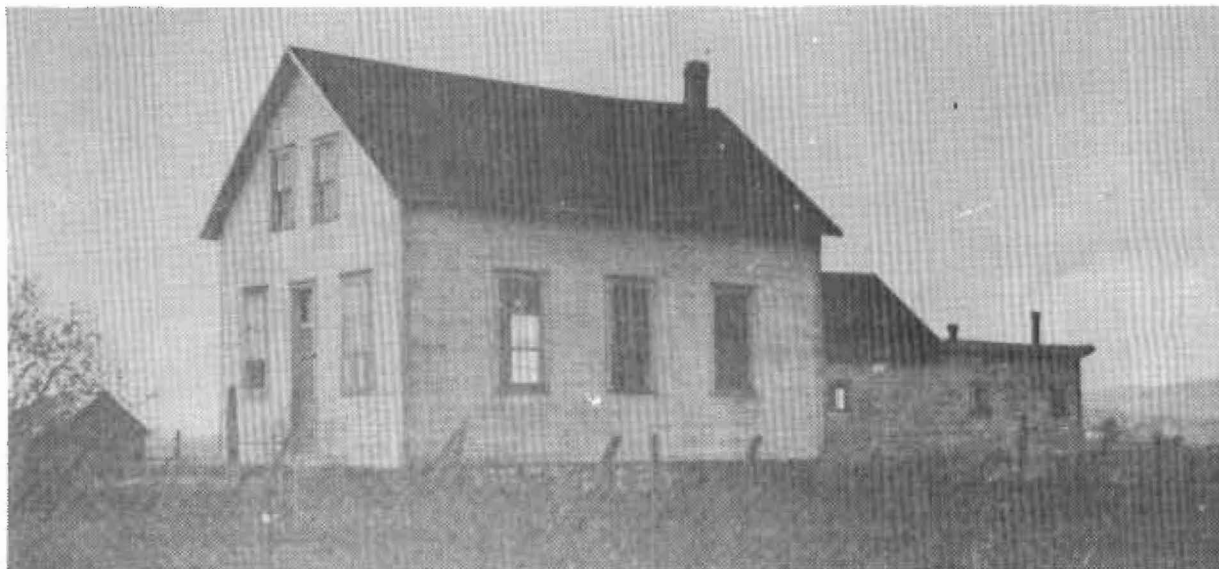
Dans tous les cantons, dit la chanson, il y a des filles à marier; dans tous les cantons, il y a des enfants à instruire.

La première école est bâtie en 1892, dix ans avant la fondation du village. Elle est située en face du chemin qui conduit à Mulgrave, au lac Schryer. Madame Alvena Lemery y fut institutrice durant deux années consécutives.

La deuxième est bâtie en 1896, dans la baie de l'Ours. Je me souviens d'en avoir raconté l'histoire "inventée" dans un conte que Gilles Pelletier et François Bertrand animèrent à Radio-Canada. Ce n'était pas l'école d'antan puisqu'elle fut rebâtie en 1913. Mademoiselle Larocque, mesdames Chartrand, Hélène Céré et Côté y enseignèrent.



L'ancienne école Coursol au village en 1929.



L'école du lac Schryer.

L'école du village

Aménagée dans la maison privée d'Osias Saint-Pierre, la première école du village vit le jour en 1909. Mademoiselle Donalda Viau était l'institutrice, il y a plus de soixante ans.

En 1911, le curé Emile Coursol bénissait l'école qui était alors sous la direction de Blanche Larocque de Chénéville. Tous les enfants de première à sixième année la fréquentaient; ils étaient tous dans la même local.

C'est en 1938 que la Commission scolaire décide de confier l'école à DEUX institutrices, mesdemoiselles Gervais et Lanthier. Avec deux étages et deux locaux, l'école avait droit à son nom. Le curé Réal dce Varennes la baptisa école Coursol, d'après le nom du curé fondateur de l'époque. Elle résiste jusqu'en 1956.

Le curé Félicien Bricault achète l'école de la Commission scolaire et la fait démolir. Avec le bois, il construit la salle paroissiale grâce, aux corvées populaires.

Au "crique à la roche"

Le "creek à Laroche" coule doucement et les habitants du coin se dotent d'une école dès 1897. Mademoiselle Jeanne Montpellier y dispensait l'enseignement en 1923. La vieille école résiste à quarante années; c'est en 1937 qu'elle sera reconstruite.

L'école du rang 7

Elle fait partie de l'histoire du Canton de Ripon mais les familles du rang 7 la trouvent bien pratique. Elles y envoient leurs enfants. Ripon accueille les Legault, les Matte, les Montreuil et même quelques enfants du rang 8.

Les vieux registres

Tout fragile mais bien lisible, le registre le plus ancien que nous ayons vu remonte à 1897. Le président de la commission scolaire y signe fièrement son nom lors de la visite de l'inspecteur. Monsieur H. Lefebvre préside aux destinées des écoles et le commissaire Armand Filion est en même temps inspecteur d'école.

L'inspecteur fait le tour et s'arrête à chaque école, deux fois par année, en décembre et en juin. Il vérifie la compétence des institutrices et leurs méthodes d'enseignement. Il contrôle les résultats scolaires en présentant des examens aux élèves. Toutes les matières y passent: le catéchisme, le français, les mathématiques, l'histoire et le dessin. Il faut croire que les inspecteurs du temps n'étaient pas bilingues car on ne relève aucun examen d'anglais.

Les élèves n'ont pas le temps de se reposer longtemps après les visites fort commentées de monsieur



La jeunesse à l'école et leur institutrice (de 1ère à 6e années) madame Lemery.



Le village vu des deux côtés du clocher de l'église.

l'inspecteur. Monsieur le curé suit de près pour la distribution du bulletin et la marche au catéchisme.

Adieu à l'école du village

Avec le soixante-quinzième anniversaire de Montpellier disparaît la dernière école. Une à une, les autres ont été fermées dans les rangs. La commission scolaire remplace les locaux par des autobus qui amènent les enfants de la baie de l'Ours, du rang 7 et du lac Schryer au village.

Année après année, la population enfantine est dispersée. Il n'y avait plus que deux groupes, l'an dernier: la 3e et la 4e ensemble, la 5e et la 6e ensemble, confiés à monsieur et madame Guy.

En juin 1977, la commission scolaire Seigneurie ferma la dernière école, au village, et la vendit à la municipalité pour la somme d'un dollar.

Dorénavant, tous les enfants de Montpellier feront comme les p'tits bouts de chou qu'on voyait au bord de la route, matins d'hiver, de pluie, d'automne ou de brouillard. Il n'y a plus d'école à Montpellier; ce seront les autobus qui amèneront les enfants ailleurs. Les ordinateurs en ont décidé ainsi. Les "boîtes à lunch" remplaceront les livres et les enfants, dépayés, iront s'instruire ailleurs que chez eux. C'est le progrès, nous dit-on!

Les enfants et les parents se sont réunis une dernière fois, en juin 1977, pour une magnifique journée en plein air; ils ont dit adieu à leur dernière école.

La semaine suivante, les pelles mécaniques et les béliers envahissaient la route de Montpellier-Ripon pour préparer la voie... aux autobus scolaires!

Une succession de pasteurs dévoués

LA MISSION INITIALE

L'abbé Adrien Guillaume arrive à Chénéville en 1889; il participe au développement de cette municipalité. Montpellier n'existe pas encore même si les premiers colons s'établissent autour du futur village. Le curé de Chénéville décide, au début du siècle, de faire construire une chapelle de mission à mi-chemin entre Ripon et Chénéville, à sept milles au nord et sept milles à l'ouest (par distance à cheval!). Il assure le service dominical.



Le premier curé de la paroisse, l'abbé Adrien Guillaume.

LES PREMIERS CURÉS RÉSIDANT S

En 1907, l'évêque du diocèse d'Ottawa désigne l'abbé Emile Coursol, vicaire à Chénéville, comme premier curé résidant de la nouvelle paroisse fondée en 1902, Notre-Dame-de-la-Consolation. Il y demeure jusqu'en 1926, durant dix-neuf années.

L'abbé Polydor Major, alors vicaire à Ripon depuis 1920 sous le curé Jacob Guay, vient succéder à l'abbé Coursol en 1926 et celui-ci va prendre la cure de Ripon jusqu'en 1932.

Durant les six années de sa présence à Montpellier, l'abbé Major ne se gêne pas pour aider et réprimander ses paroissiens. Homme de coeur, il donne tout ce qu'il peut aux familles dans le besoin. Il connaît bien ses ouailles. Lorsqu'un paroissien se risque à la pêche plutôt qu'à la messe, un dimanche, le curé se rend compte de l'absence. Durant son sermon, il la souligne en s'informant du haut de la chaire. Le pauvre pêcheur est vite averti par ses co-paroissiens et revient à l'église la semaine suivante. Il ne s'en tire pas mieux car le franc parler du curé Major est proverbial.

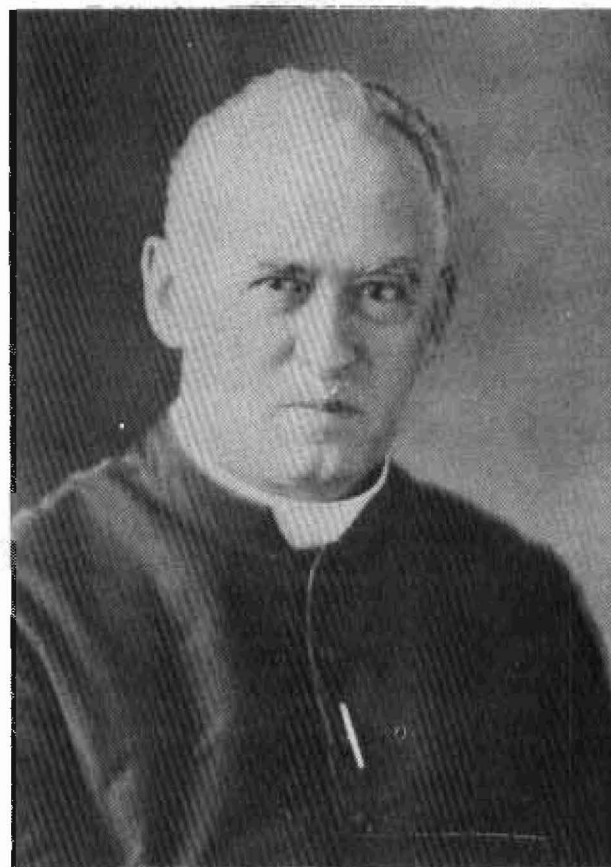
- Tiens, tu es revenu cette semaine. Avais-tu baisé le cul de la vieille, dimanche dernier?

Ceux qui ne s'absentent pas en prennent aussi pour leur rhume.

- Dis donc, Florimond, tu pourrais pas surveiller tes vaches, la Noire est encore venue "bouser" sur la galerie du presbytère. Ca sent pas bon tout de suite; qu'est-ce que tu lui donnes à manger?

Après le départ de ce curé pourtant bien estimé, en 1932, l'abbé Oscar Bélanger fit une courte apparition d'un an à Montpellier. Dès l'année suivante, l'abbé Réal de Varennes lui succéda et demeura à la tête de la paroisse durant 13 ans. Il fit rénover l'église au cours des années 44 et 45.

Le futur prélat domestique était un grand innovateur. Il n'a toutefois pas réussi à tout changer. Il proposa de modifier le nom du lac Schryer (en lac Saint-Georges) mais les paroissiens se doutaient peut-être qu'il n'y avait pas de vrai saint Georges; ils continuèrent à parler du "lac à Schraire". Pas plus chanceux pour le "creek Laroche" que tout le monde appelait le "cric-à-roche"; le curé De Varennes voulut le baptiser rang Saint-Henri. La population n'avait que faire de saint Henri. Le "cric-à-roche" conserva son nom séculaire.



Le curé Polydor Major.

Dix-huit ans au service de Montpellier

Rien ne destinait Félicien Bricault à consacrer dix-huit années de sa vie à la paroisse Notre-Dame-de-la-Consolation de Montpellier. Il y fut responsable de la cure de 1946 à 1964.

Né à Lefavre, le 4 mars 1904, il grandit dans cette petite municipalité de Prescott, en Ontario. Son père, Josaphat Bricault dit Lamarche, venait de Saint-Lin au Québec; il y avait été élevé à deux portes de la maison natale de Sir Wilfrid Laurier. Sa mère, Georgianna Major, était une petite fille de Saint-André-Avellin. Trois des dix enfants de Josaphat Bricault devaient, plus tard, revenir à la paroisse natale de leur mère pour s'y marier: Albert, le 26 août 1918 (avec Marie-Rose Dora Charbonneau); Ernest, le 5 août 1925 (avec Alice Boyer) et Roméo, le 12 septembre 1934 (avec Lorette Picard). Albert Bricault fut d'ailleurs maire de Saint-André-Avellin. Il y mourut le 20 novembre 1955. Deux des filles firent carrière dans l'enseignement, Laurette et Jeannem à Saint-André.



Le curé Félicien Bricault en compagnie du maire et de la mairesse (1960) monsieur et madame Réjean Montpellier et les marguilliers Maurice Montreuil et Jean-Paul Strasbourg.

En 1948, la paroisse obtenait du gouvernement Duplessis une terre à bois de 112 acres le long du "creek" à Laroche (devenu la Crique à Laroche), pour fins de culte. Le curé organise une corvée annuelle pour la coupe et la fente du bois de chauffage de l'église et du presbytère. La coupe appartient toujours à la Fabrique; elle pourrait vendre du bois pour défrayer le coût de l'huile à chauffage d'aujourd'hui! Un tailleur de pierres de Namur, Thomas Modi, dresse les cheminées de la sacristie et du presbytère, en 1949.

Après ses études primaires à Lefavre, Félicien Bricault fit son cours classique au Collège de Valleyfield, ses études théologiques au Séminaire d'Ottawa. Le 30 mai 1931, Monseigneur Guillaume Forbes l'élève à la prêtrise.

Le jeune prêtre fut immédiatement désigné à la vie paroissiale. Il fut vicaire à Masson, Embrun, Casselman et durant 12 ans à Hawkesbury. En 1946, quatre ans après le grand Congrès Eucharistique d'Hawkesbury de 1945. Après 15 années de vicariat, l'archevêque d'Ottawa lui confie sa première cure, à Montpellier. Il y fit une entrée triomphale, au volant de sa première automobile. L'archevêché d'Ottawa ne permettait pas aux vicaires de posséder une voiture. L'abbé Bricault négocia l'achat de son "Ford à pédale" avec le curé d'Hawkesbury. Une cinquantaine de paroissiens l'accueillirent en août 1946, en présence du vicaire Titley et du curé Coursol de Chénéville. Sa soeur Jeanne l'accompagnait.

Lorsqu'il quitta la paroisse, en août 1964, il se dirigea vers Papineauville et Notre-Dame-de-la-Paix. Quand l'évêque de Hull l'invita à prendre sa retraite, à l'âge de 71 ans, en juillet 1975, il se retira dans la dernière paroisse dont il avait été le curé, à La Paix. Il y vit heureux, en assurant le service dominical à Saint-Emile-de-Suffolk.

Les premières années à Montpellier

L'aplanissement et l'entretien du cimetière l'occupèrent dès son arrivée; il y éleva un grand crucifix, au Calvaire. Entre l'église et le presbytère, il plaça la statue de la Sainte Vierge reçue d'une ancienne paroissienne d'Hawkesbury, madame Dragon. L'année suivante, il faisait ériger un ostensor en ciment, avec une statue de Notre-Dame. Un propriétaire résidant au lac Viceroy, monsieur Picard, l'aiderait dans cette construction avec deux ais, les Tenors internationaux Carfagnini et Quilicot.

Fondation de la Coopérative d'électricité de Papineau-Est

Les maires et les curés des paroisses et municipalités du Petit Nord se rencontrent à Québec, dans les bureaux du ministre Roméo Lorrain. Ils comparaissent avec les coopérateurs fondateurs devant la Régie, sous la présidence du juge Tremblay. La demande est acceptée et la coopérative de Ripon est fondée. Jusqu'à la nationalisation des services d'électricité au Québec, en 1962, les propriétaires du P'tit Nord paient leur part sociale de \$100, dès 1949.

La même année, au lac Vert à l'ouest de Montpellier, les Pères Blancs construisent leur monastère.



Église Notre-Dame-de-la-Consolation, Montpellier.

La préparation du cinquantenaire de Montpellier

La nature ne se soucie guère des anniversaires. En 1949, en plein milieu du vingtième siècle, une gigantesque tornade s'abat sur la région. Le cyclone écrase granges et hangars, en juillet. Un moulin à battre est soulevé et transporté dans les airs par des vents de cent milles à l'heure. Ses spirales tracent une trouée dans la forêt entre Montpellier et Chénéville. Le clocher original de l'église est abattu. Le curé fait planter mille pins à l'arrière du cimetière.

L'année suivante, le curé Bricault se retrouve au pied de la montagne à l'est de l'église, aux abords du ruisseau Schryer; le gouvernement l'a prié de jauger et mesurer le débit de la source de monsieur Florimond Faubert, en 1951.

Prévoyant un hiver rigoureux, la Fabrique prie messieurs Fernand Perron, Ayotte et Dambremont d'instal-

ler une "fournaise" à l'huile à l'église et au presbytère. La corvée annuelle de la coupe de bois est moins urgente. L'eau et la chaleur revenus, toute la paroisse se prépare au cinquantième anniversaire.

Une fête grandiose et splendide s'y déroule. Plus de 3000 personnes viennent assister au couronnement de la Sainte Vierge, patronne de Montpellier. Mesdemoiselles Tremblay et Picard dirigent la procession. Au mois d'août, une magnifique procession de nuit aux flambeaux, dans les embarcations illuminées, au lac Schryer commémore cet événement.

Un merveilleux concert est présenté par la famille Bédard, avec la présence de chanteurs aussi réputés que messieurs Carfagnini et Quilicot. L'église étrenne son orgue électrique Hammond. Mademoiselle Exilda Deschatelets présente un jeu scénique nocturne, en plein air.

La salle paroissiale se prépare

La Fabrique procède aux réparations de l'église. On y installe un tambour et un portique, le curé pose les tuiles du plancher. On achète les bancs de l'église Marie-Médiatrice d'Ottawa et le chemin de la croix. On pense à une salle paroissiale; elle viendra... en 1956, deux ans plus tard.

Entre-temps, Ulysse Tremblay de Buckingham obtient le contrat de démolition de la vieille école du village et la construction de la nouvelle. Le curé Bricault célèbre son 25^e anniversaire de prêtrise; il reçoit la bénédiction apostolique romaine au milieu de ses parents, d'une dizaine de prêtres des paroisses avoisinantes et de centaines de paroissiens, en août 1956.

L'archevêque d'Ottawa, monseigneur Jean-Marie Lemieux, o.p. approuve finalement la construction d'une salle paroissiale, d'une grandeur de 40 par 100 pieds. Monsieur Florimond Faubert surveille et dirige les travaux avec l'aide de Emile Richer et Ubald Périard. En une journée, de huit heures du matin à quatre heures de l'après-midi, les formes de bois et le coulage du ciment, à quinze pouces d'épaisseur, sont terminées. La compagnie Singer cède des matériaux à prix de faveur; la compagnie Dominion Shuttle de Lachute, par l'entremise de monsieur Mainville, achemine des charges complètes de bois d'acajou. Des corvées s'organisent; les paroissiens d'été de la Baie de l'Ours viennent se faire des muscles à Montpellier.



La ligue du Sacré-Coeur en 1942.



Les Dames de Sainte-Anne en 1942.

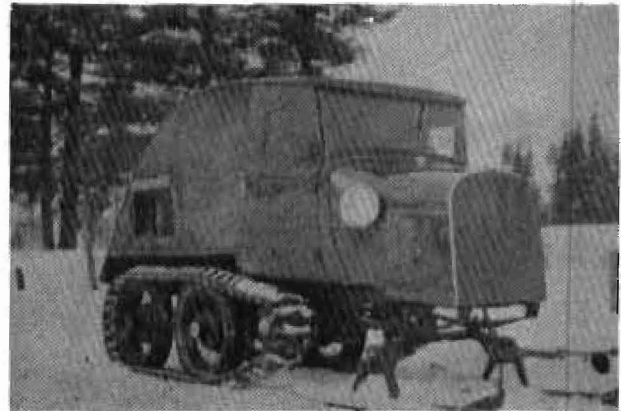
Ils regardent avec étonnement monsieur Paul Latrémouille et 4 ou 5 ouvriers spécialisés poser la tuile du plancher en une journée, gratuitement.

En même temps, le garage est construit, avec une haute tour servant aux pompes à incendie de Montpellier. Le gouvernement accorde une subvention de \$5,000; le ministre y ajoute \$1,000, la compagnie Singer \$500. et les paroissiens d'hiver et d'été se cotisent. Il me souvient d'une quinzaine d'août où toute la Baie de l'Ours se vida pour organiser le Bingo de la Corvée de la salle paroissiale.

Les dernières années du curé Bricault à Montpellier

Il y aura vingt ans l'an prochain, en 1978, que le curé créa un lac artificiel pour les enfants du village, sur la terre d'Andréas Dubé, avec l'aide de messieurs Ducharme et Malette, à moins d'un mille du village. La grande piscine est disparue. Chaque année, j'y retourne cueillir mes quenouilles, hautes, brunes et saines.

Monsieur Laplante et ses fils viennent de Saint-Sixte peindre le toit en aluminium de l'église. De Saint-Sixte également, messieurs Girard et Dallaire réparent le clocher. Les quatre dernières années de son ministère, le curé Bricault ne cesse de constater le nombre toujours plus élevé de touristes. En plein Concile, en 1962, à Pâques, en dépit des routes enneigées menant à Montpellier, des sentiers fermés du Lac Viceroy, l'église est pleine à craquer. A Noël, l'année suivante, il n'y a pas un banc vide à Notre-Dame-de-



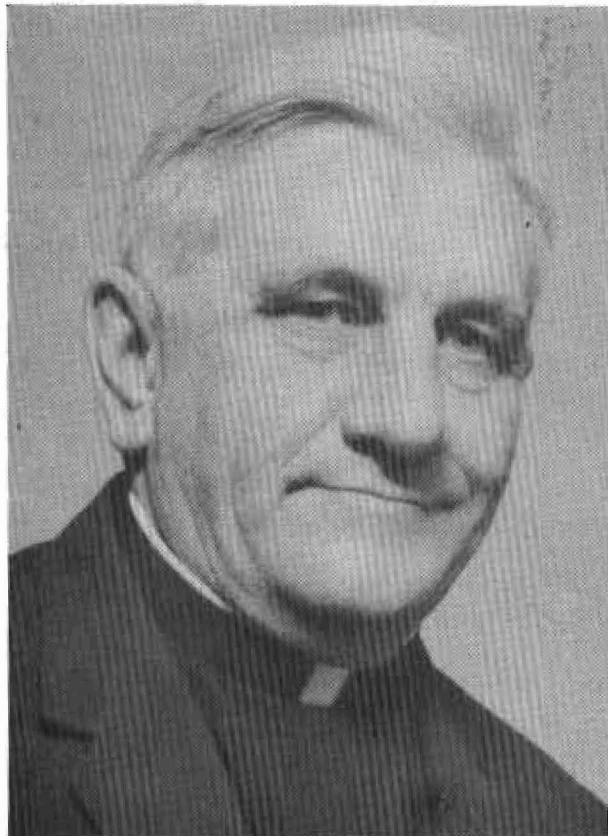
L'auto-chenille du curé Réal de Varennes.



La jeunesse du village, une auto-chenille-maison vers 1940.



Le curé Réal de Varennes.



Le curé Ernest Denis.

la-Consolation. Paroissiens résidants et touristes se retrouvent sous la neige du 25 décembre.

En août 1964, l'évêque du diocèse assigne une nouvelle mission au curé; une soixantaine d'automobiles l'accompagnent vers Papineauville après les adieux.

L'abbé Ernest Denis lui succède durant sept années; le père Bernard Doyon prend charge de la cure en 1971.

LE CURÉ SPORTIF

Le successeur de l'abbé Bricault célèbre cinq messes le dimanche matin et, surplis disparu, s'amène en vitesse participer aux courses sous harnais.

L'abbé Ernest Denis a toujours pratiqué le sport. Sa nomination à Montpellier le comble d'aise. Il sait que cette petite municipalité perdue dans les montagnes est propice aux sports d'hiver et d'été. Les compétitions de motoneige sont populaires, le village est un petit centre sportif qui fait la joie des résidants.

Bien avant son arrivée en 1964, l'abbé Denis était entraîneur du club de hockey junior de Saint-Albert dès 1950. Il le conduisit au championnat de la ligue. Durant plusieurs années, il se livre à la pratique du croquet, il s'initie aux quilles et devient un excellent joueur. Sportif dans l'âme, il joue au hockey l'hiver, il devient lanceur à la balle-molle, l'été. Il est fier à juste titre des nombreux trophées accumulés. Il ne néglige ni la chasse ni la pêche; comme la région abonde en poisson et en gibier, il se promène sur les lacs et dans les montagnes de la Vallée.

LE CURÉ ET SES CHEVAUX

Avant même d'être curé à Montpellier, l'abbé Ernest Denis connaît bien le village, il y vient régulièrement depuis deux ans. Il participe activement à un sport très populaire au village: la course sous harnais. Des amateurs de toute la région accourent le dimanche après-midi durant tout l'été. Le curé Denis est toujours de la partie; il conduit ses chevaux lui-même. Il explique, en souriant, qu'il ne se sert jamais de son fouet.

- Je ne peux me permettre de donner le spectacle d'un curé qui fouette son cheval!

Son écurie compte trois chevaux: Rusty Direct, Regan Hanover et Great Adios (la loi 101 n'existait pas encore!). Les propriétaires d'écurie aimeraient bien conduire eux-mêmes leurs chevaux, l'abbé Denis possède ce privilège sur ses concurrents, il n'hésite jamais à les conduire sur la piste de Montpellier. C'est tout un exploit pour un homme de cinquante ans qui se défend solidement. Comme les paris sont interdits à la piste de Montpellier, il conduit pour la gloire! Il a participé à 115 épreuves sur cette piste qu'il connaît à la perfection.

La course finie, il ramène ses chevaux à l'écurie et s'occupe de leur entretien. Tous les soirs, ils sont brossés et attelés pour quelques tours de piste. Au moindre "bobo", il les retire des épreuves. Le plus jeune de ses trois chevaux, Great Adios, lui fut donné par le célèbre conducteur Denis Filion. L'abbé Denis en prend soin comme de la prunelle de ses yeux.



Le curé Denis et ses jeunes trophées.

SON MINISTÈRE EST IMPECCABLE

Le soin d'une écurie n'a jamais empêché le curé Denis de prendre d'abord soin des âmes qui lui sont confiées. L'accroissement des touristes, à l'été et aux grandes fêtes religieuses de l'année, l'oblige à fournir un service dominical exténuant cinq messes le matin incluant la prédication et la distribution de la communion, la confession et la vîste fréquente au presbytère.

La Fabrique lui est reconnaissante des comptes qu'il a toujours bien tenus; les paroissiens ont sans cesse



Les anges des fêtes du 50e anniversaire.

admiré sa conduite exemplaire et dévouée, durant les sept années et demie passées au milieu d'eux. L'abbé Denis célébrait son vingtième anniversaire de sacerdoce à son arrivée à Montpellier, en 1964; il n'a jamais senti le besoin de prendre de vacances. Plus encore, durant deux ans, il aida le curé de Ripon, fut aumônier à l'école de Chénéville toute une année.

Les paroissiens se souviennent de la vie animée au presbytère. L'abbé Denis y abritait sa mère, son frère et sa belle-soeur. De nombreux prêtres s'y donnaient rendez-vous. Il célébra son vingt-cinquième anniversaire sacerdotal à Montpellier au milieu des siens, dans un décor de beauté qu'il aimait bien. Durant cinq ans, le curé Denis gagna le trophée du Conseil économique de l'Outouais pour les pétunias de Montpellier.

Ce fut une difficile décision pour lui (il hésita durant deux mois) de quitter Montpellier lorsque l'évêque le pria de prendre la cure de Boileau et Saint-Emile. Maintenant aumônier dans un hôpital, à Buckingham, il conserve la nostalgie des années passées à Montpellier.



L'entrée du village en 1918.

Des lieux et des gens

LE CAMP DES FRERES EDWARDS

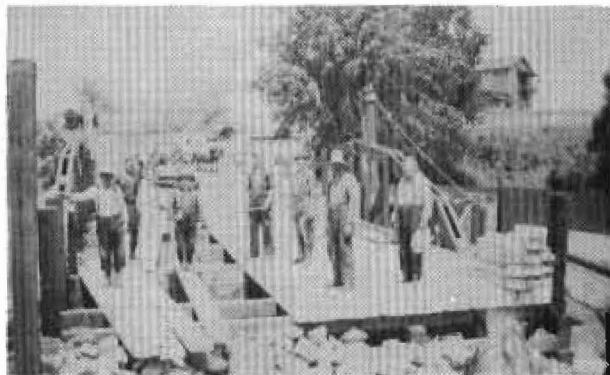
Au siècle dernier, la compagnie des frères Edwards engageait tous les bûcherons du canton; elle possédait des terres du lac Lady au lac Simon.

Le chantier des Edwards sur la Blanche et au pied du lac Rat Musqué fonctionnait à grand rendement. Les deux frères vendirent leur commerce et leurs terres à la compagnie Singer, en 1920. Celle-ci construisit le chemin de fer (en 1926) qui relie les chantiers du 1026 et les autres à Thurso où se trouve le moulin à papier. Presque tous les hommes et jeunes garçons de Montpellier ont, un jour ou l'autre, travaillé pour la compagnie Singer.

LE LAC VERT DES PERES BLANCS D'AFRIQUE

Ils sont venus s'établir en 1940 tout au bord de ce magnifique lac de Montpellier. L'année suivante, il commencent à construire. La chapelle est érigée en 1944. Les "architectes africains" ignoraient peut-être le pouvoir de nos hivers, la chapelle résista six mois et s'écrasa. En 1945, elle fut solidement reconstruite.

Le monastère accueillait les postulants et les novices au cours des vacances d'été. Depuis 1968, le lac Vert des Pères Blancs d'Afrique sert de colonie de vacances pour des jeunes. Au plus fort de la saison, on peut y compter plus de 250 jeunes avec leurs moniteurs.



La construction du pont au village en 1938. Placide Ducharme, Gérald Saint-Pierre, Osias Saint-Pierre, Arthur Strasbourg, Moïse Lefebvre, Ubald Périard et le contremaître Gauthier.

"LE CRIQUE A LAROCHE"

Au siècle dernier, il y avait déjà une vingtaine de colons établis le long du ruisseau Laroche. Parmi les premiers cultivateurs, on retrouve Philippe Lalande, OI-

zéar Malette, Rex Séguin, Théophile Laframboise, Mathias Lamoureux, Jos Richer, Jos Laframboise, Freddy Beaulne, Louis Larose, Baptiste Archambault, Exavie Archambault, Pierre Beaulne, Louis Fournier, Louis Lafleur, Noé Séguin, Félix Robillard, Francis Boyer, Alex Séguin, Pierre Demers, Sémé Riopel, Johnny Beaulne et Noé Strasbourg.



Pour l'immortalité Emery Riopel et Eméline Chayer.

Ils travaillaient sur leurs fermes durant l'été, s'adonnaient à la pêche et à la chasse. L'hiver venu, ils montaient au camp des Edwards et ensuite de la Singer.

Le ruisseau Laroche prend sa source en haut du lac Mulet, au nord de Montpellier, descend entre le lac Croche et le lac du parc; il va se jeter dans le lac Simon, à hauteur de la Baie de l'ours, après avoir traversé la route entre le village et le lac Viceroy.

LE BUREAU DE POSTE

Deux jours par semaine, vers 1892, Louis Beaulieu dit Montpellier ouvrait son bureau de poste, à sept milles



Le bureau de poste et le magasin général Montpellier.

au nord de Ripon. Sa voisine, Albina Bissonnette attelait la carriole et se rendait à Ripon quérir le courrier. Après leur mariage, ils ouvrent le premier bureau de poste du village.

Leur fils Omer prit la relève et sa femme lui succéda jusqu'en 1968. Une jeune fille de Montréal, Ghislaine Tardy, découvre Montpellier et vient y passer ses étés; elle épouse le fils d'Omer Montpellier, Réjean, et succède à sa belle-mère comme maîtresse de poste.

Il y a plus de quarante ans, Napoléon Séguin se rendait au train de Papineauville, et rapportait le courrier au village. En 1937, Théogène Parent le remplace avant de céder son poste en 1942 à Oliva Amyot. La distribution du courrier rural remonte à 1940 avec Jos Lavigne, auquel succède Oscar Montreuil en 1945. L'été, ils attellent les chevaux; l'hiver, ils distribuent le courrier en équipage de chiens.

LES COMMERCES DU LAC SCHRYER

Euclide Viau ouvre une épicerie et un restaurant en 1939. Il le transforme en hôtel en 1956. Par la suite Médée Riopel, Roger Lanoie, Edmour Dumouchel en deviennent propriétaire. Depuis 1973, Lorenzo Lemery le dirige.

Au temps d'Euclide Viau, il y eut un terrain de balle près de l'hôtel; c'est là qu'Edmour Dumouchel installe le premier mini-golf du lac.



Le premier hôtel au Lac Schryer.

En 1958, Arthur Mercier et sa femme, Anna construisent un deuxième restaurant devenu une salle de danse. Ils le vendent à Micheline Desbiens-Gauthier en 1965. Claude Gabin, en 1967, devient propriétaire et depuis deux ans dispose d'un permis de la Régie des alcools pour la salle à manger.

Arthur Mercier installe les premiers motels vers 1960 autour de son restaurant et un terrain de camping vers 1968. Il vend tout à monsieur Leduc en 1974.

S'ennuyant peut-être du village, il y construit un autre restaurant (B-B-Q) en 1966, en face de l'église; il le vend à Claude Rodgers. Depuis cinq ans, le chef Stanciou Dimitri y a installé un "bazar" de plus en plus populaire.



La croix de l'année sainte de 1950 devant l'hôtel au lac Schryer.

LES CHANGEMENTS DE COMMERCE

Moise Faubert part en affaires en 1902; son magasin est situé sur l'emplacement actuel de la maison de Maurice Thibodeau. Un incendie rase la construction, Moise Faubert déménage chez Joe Philippe où l'on trouve aujourd'hui la résidence Pilon.

Joseph Leblanc transforme sa forge en magasin en 1930, il le vend à Polydore Deschatelets en 1931 et son épouse continue de le gérer.

Honoré Faubert, en 1926, ouvre un magasin général qu'il laisse à son fils Armand, en 1939. Celui-ci le vend à Aldé Ducharme qui, en 1970, vend à son tour à l'épicier actuel, Laurent Brasseur. Honoré Faubert eut un autre magasin, au crique à Laroche, au "head", celui de Marcel Charron.

Parfait Lavigne ouvre un magasin en 1949, le vend à Eugène Riopel qui en fait un restaurant. En 1961, le fils d'Eugène, André-Jean Riopel, s'en occupe avant de le vendre à Maurice Montreuil qui le dirige depuis 1963.



Gaston Legault et Belmont Périard sur la galerie du premier restaurant de Joseph Lavigne (à l'actuel Bar-salon Montreuil).

LA VIE EN PLEIN AIR

Il y eut un ciné-parc estival, au lac Schryer, sur l'actuel terrain de camping Leduc. Monsieur Picart, en 1939, y présentait un programme d'été. Les scouts qu'il accueillait en 1940 comptèrent parmi ses clients.

Les 250 chalets du lac Schryer, son hôtel et son restaurant tout comme le terrain de camping Leduc favorisent la vie en plein air. Plus haut, les cinq îles du lac Vert des Pères Blancs et les 49 chalets répartis dans une magnifique nature sauvage font l'orgueil de la région.

D'autres chalets s'érigent d'année en année autour du lac Lémery. Il y a déjà 65 ans que Pierre Montreuil défrichait ce lac qui porta longtemps son nom.

Du côté de la baie de l'ours, à la limite même de Montpellier, de l'autre côté de la voie ferrée. Lorenzo Proteau fonda un club de golf qui créa bien des soucis financiers à plusieurs familles de la région. Tout semble aujourd'hui revenir à l'ordre sur un beau terrain de golf de 18 trous.

LES CHAUSSURES ROUGES ET LES DÉPOTOIRS BLANCS

En 1900, sur la côte Rouge, les gens enlevaient leurs chaussures avant de pénétrer dans la cuisine. Mathias Malette y avait une mine de rouge brique. Les anciens achetaient cette peinture rouge, la délayaient avec de l'eau et en recouvraient leurs planches.

A la même époque, Prospère Ducharme vendait de la chaux. Dans son fourneau en fonte, la terre grise mêlée au bois devenait blanche comme du lait. Répandue sur la terre (ou les dépotoirs), la chaux brûlait durant trois jours.

LA LONGUE SUCCESSION DE THÉOGÈNE PARENT

Ca n'a pas toujours été le magasin Lavigne d'aujourd'hui. Remontons cinquante ans en arrière au temps de Théogène Parent et de son magasin, qu'il vend à Napoléon Séguin en 1932. Gédéon Montreuil l'acquiert en 1936 et le vend l'année suivante à Jean Lavigne, le père du propriétaire actuel.

Tour à tour, Amédée Riopel, Richard Montreuil, Roger Bédard et Lucien Fournier s'essayaient au rôle de nouveaux propriétaires avant l'arrivée de Viateur Lavigne.

J'AIME MIEUX MON FUMIER DE COCHON

Les pouvoirs bénéfiques du curé Jacob Guay de Ripon étaient bien connus dans la région. Ce saint homme eut le pouvoir de conjurer le feu. Son successeur, le curé Polydor Major, semble avoir hérité du même don.

Quand la boulangerie Leduc fut rasée par le feu, comme le vent soufflait vers la maison, le curé sortit son goupillon, bénit la résidence, se plaça devant la porte, invoquant les grâces du ciel. Le vent tourna et la maison fut épargnée.

Toutefois, certains cultivateurs demeurèrent sceptiques. Au cours des années 30, il y eut une épidémie de sauterelles dans la région, les curés visitèrent les cultivateurs pour conjurer ce danger, protéger les récoltes et bénir la ferme de Charles Lacombe, avec s'amena devant la ferme de Charles Lacombe, avec bénitier, enfant de chœur et goupillon, pour chasser les sauterelles et bénir la récolte en danger, le brave Lacombe le reluqua des pieds à la tête.

- Vas-y toujours, Polydor mais j'ai plus confiance en mon fumier de cochon pour mes récoltes qu'à toutes tes conjurations.

Faudrait savoir ce qu'il arrive de la récolte de 1930, sur la ferme doublement protégée!



Le contribuable Dorima Turpin au travail.

UNE RECETTE DE NOS ATEULES

Les jardins de nos grands-mères contenaient des pommes de terre et du sarrasin; leurs glacières conservaient de beaux grands pâtés aux fraises, aux framboises, aux mûres, aux bluets et à la rhubarbe. Quand la chasse avait été bonne (il n'y avait pas de grande-chasse à cette époque), les chevreuils et les lièvres se retrouvaient dans de nombreuses maisons.



Adéland Saint-Pierre et Joséphat Deschatelets faisant boucherie.

A l'automne, les hommes débitaient un porc ou un boeuf, ils font leur boucherie et le boudin, prépare leur lard. Vous désirez des recettes? Pour le lard, déposez-le dans un bon baril de bois, salez à point et laissez refroidir sous la neige d'hiver. Pour le boeuf, enterrez les quartiers dans l'avoine.

FAIS-EN DES PLANCHES SI T'ES PAS CONTENT!

Au temps du moulin à scie, vers 1920, le propriétaire Jules Viau eut une discussion avec son beau-frère Moïse Faubert.

- Tes billots ont des noeufs, dit Jules Viau.

- Une excuse de fou, dit Moïse Faubert, pour diminuer le nombre de planches. Ce sont de beaux billots de frêne.

- Fais-en des planches si t'es pas content!

Moïse Faubert prit son beau-frère au sérieux. Il se construisit un petit moulin à scie, alimenté à la vapeur. Ses trois garçons Honoré, Edmond et Frédéric lui aidèrent et la famille scie ses planches aux abords du ruisseau Schryer. Frédéric Faubert tint le coup durant quelques années mais abandonne tout en 1930. Le beau-frère de Moïse conserva la manne du désert...

LE FEU DANS LE PÉTRIN

Un village sans pain n'est pas un village. Aussi, en 1926, retrouve-t-on une boulangerie à Montpellier. Théophile Trudeau la construisit et, deux ans plus tard, la vendit à Yvanoe Leblanc qui boulange durant deux ans. Narcisse Touchette se plonge dans le pétrin jusqu'en 1933 et doit fermer ses portes pendant la crise. La boulangerie abandonnée, le feu rase tout.

LES FIGAROS DU VILLAGE

Nos ancêtres portaient la barbe fièrement mais se faisaient couper les cheveux souvent. Montpellier a connu au moins deux barbiers avant de se rendre à Chénéville ou à Saint-André-Avellin (à moins que leurs épouses ne s'improvisent maître-coiffeur). Adéland Saint-Pierre tint les ciseaux dès 1915 et Narcisse Touchette (avant d'acheter la boulangerie Trudeau), coupa les cheveux au village, de 1924 à 1926.

DE LA GLACE A VENDRE

Les rivières et les lacs, le bran de scie et l'hiver ont précédé l'arrivée des réfrigérateurs. Au lac Schryer, Réal Bissonnette vendit des morceaux de glace durant une vingtaine d'années, à compter de 1960.

Jean-Paul Strasbourg fit chantier l'hiver et vendit de la glace, à l'été, de 1960 à 1970. Les gens du lac Lémery, de la Baie de l'Ours et du Crique à Laroche venaient s'approvisionner eux-mêmes car les vendeurs de glace ne livraient qu'au lac Schryer.

Les touristes et les villageois, mal équipés pour conserver la glace achetée au lac Schryer, fatigués d'arriver à la maison avec des cuvettes d'eau, songèrent à la compagnie Frigidaire!

LES TRENTE ANNÉES DE BERNARD BOURGEOIS

Bernard Bourgeois célèbre cette année son trentième anniversaire comme garagiste-mécanicien. Il conserve fièrement les plaques d'immatriculation de ces nombreuses années. C'est en 1947 qu'il ouvrait le premier

garage à Montpellier alors qu'il offrait les produits de la compagnie Shell.

C'est maintenant un anniversaire impérial



Les hommes forts de 1920.

Journée western

Dimanche après-midi, le 3 juillet, Montpellier s'était mis à l'heure western: dans le vaste parc sportif situé derrière l'hôtel des Monts s'est déroulé un spectacle fort captivant, haut en couleur et parfois franchement hilarant. Semblables à une troupe de gitans venue de nulle part, hommes, femmes, enfants, chevaux étaient arrivés la veille pour planter leurs tentes sur les lieux du spectacle. Durant la soirée, la piste de danse de l'hôtel des Monts a dû subir l'assaut endiablé des cavaliers et de leurs compagnes. Même dégarnies d'éperons, leurs lourdes bottes semaient la panique parmi les souliers légers des habitués de la place. Tard dans la nuit, des ombres imprécises s'agitaient encore autour du grand feu qu'ils avaient allumé.

En fait, chaque année, Montpellier vit une journée western; parfois au lac, parfois au village, alternativement. C'est presque devenu une tradition. Depuis trois ans, les cavaliers et cavalières qui viennent nous offrir un spectacle (faut pas oublier le clown), sont membres du club d'équitation de la Vallée Rocheuse, située près de Perkins, dans la municipalité régionale de Val-des-Monts. D'une année à l'autre, le spectacle est à peu près le même, mais n'allez pas croire qu'il manque d'intérêt pour autant, puisque les prouesses des cavaliers et des montures s'améliorent sans cesse. Les principales compétitions portent les noms suivants: les barils, les drapeaux, les "poêles" arqués, le sauvetage, le toru de la serrure, le "poney espress". Ne me demandez pas en quoi chacune consiste, ce serait trop long à expliquer; venez plutôt voir vous-même... l'an prochain.

Tout l'après-midi y passe: voltes, galopades, haltes, tours d'adresse, se succèdent à un rythme accéléré, pendant que les gagnants accumulent rubans et rosettes: même les chevaux en paraissent ravis. Tout au long du spectacle, un clown (qui s'appelle Luc Maisonneuve, m'a-t-on dit) à la fois inlassable et plein de ressources, sait entretenir l'intérêt des spectateurs et amuser les enfants qui finissent par se lasser de la poussière et du soleil.

A la toute fin du spectacle, un numéro bien spécial auquel on invitait les spectateurs à participer. L'espèce chevaline cède la place à la porcine. On lâche dans l'enclos un cochon noir enduit de graisse! L'animal se montre à la hauteur de son espèce; il refuse obstinément de bouger, il faut le pousser à l'autre bout de l'enclos. Le premier arrivé n'a qu'à le "cueillir" et à le ramener en triomphe dans ses bras.

En somme une journée bien remplie, un spectacle divertissant et amusant, à la fois pour les participants et les spectateurs.



Il était une fois dans l'Ouest! Georges Lalonde et Marie-Louise Beaulne.



La famille Lemery: Lauredan, Henriot, Réjean, Charles, Henry Lemery et son épouse née Gabrielle Beaulieu.

SEIZE ANS A LA MAIRIE, TOUTE SA VIE A MONTPELLIER

Fils d'Alfred Lemery et d'Emélie Montreuil, Henry Lemery vit le jour en même temps que Montpellier, en l'année de grâce 1902. Comme tous les jeunes de cette époque, il grandit dans la nature sauvage et superbe des Cantons de la Vallée. Il se rendit à l'école du village de Montpellier, en marchant tous les jours comme les autres élèves de madame Donald Neveu.

Son père était cultivateur, possédait une grande terre à défricher; les garçons n'avaient guère de loisirs, il fallait travailler fort dès la prime jeunesse. On ne lésinait pas à l'école et pas davantage à la maison.

Henry Lemery eut pourtant l'occasion de flâner un tout petit peu, à la fromagerie. Comme il venait y porter le lait de la ferme chez Cléophas Beaulieu, il se rendit bien vite compte que le propriétaire de la fromagerie avait un joli brin de fille. Il était toujours volontaire pour venir au village avec le lait.

- C'est vraiment un bon garçon, pensaient ses parents, il ne rechigne jamais pour aller à la fromagerie.

Sa bonne volonté le conduisit un beau matin d'automne, en 1927, au pied de l'autel, aux côtés de Ga-

abrielle Beaulieu. Ils eurent quatre garçons: Charles, Laurédan, Réjean et Henriot.

CANTONNIER DURANT 17 ANS

A \$4.80 par jour, il s'occupa de l'entretien des chemins et des calvettes. Le salaire comprenait tout ce qu'il faut à un cantonnier de cette époque: les chevaux à fournir, à nourrir, à loger et à soigner. Aujourd'hui, les municipalités reçoivent et examinent les comptes des ouvriers, ceux des inspecteurs des ouvriers et ceux des garagistes qui réparent l'équipement des employés et fournissent l'essence, l'huile, les pneus et les pièces! Pas question de comptes supplémentaires, tout est compris dans le \$4.80 par jour!

Quand les chevaux-vapeur remplacèrent les perche-rons, Henry Lémery substitua ses camionnettes (il en brûla deux complètes) aux chevaux et poursuivit sa tâche de cantonnier.

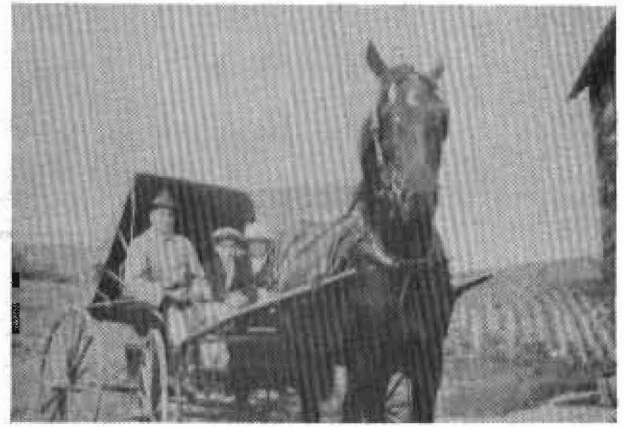
MAIRE A MONTPELLIER

Lorsque le terme d'Orphila Lafontaine à la mairie fut interrompu, Henry Lemery brigua les suffrages en 1956 et demeura maire de la municipalité de Montpellier durant huit ans.

Il respira trois années alors que le petit-fils du fondateur prit charge de la municipalité, mais s'ennuya des affaires municipales. Henry Lemery adorait la politique. En 1967, il se fait réélire à la fin du mandat de Réjean Montpellier et, lors de chaque nouvelle élection, demeure maire de la municipalité jusqu'à sa mort tragique en 1975.

Il dirigea les affaires municipales durant seize années. Organisateur politique hors pair, il suivit de près toutes les élections, autant provinciales que fédérales. Il prépara même son élection personnelle au pays céleste, comme marquillier de la paroisse durant toris ans.

Henry Lemery est une grande figure de la municipalité de Montpellier et mérite qu'on rappelle son souvenir à l'occasion des fêtes du 75e anniversaire d'un village où il s'est dévoué toute sa vie.



Monsieur le maire Lemery et deux de ses fils en promenade.



La rue principale en 1918.



Henry Lemery revient chez-lui où l'attend sa femme.



Pont Rivière à la Roche, Rang 6, lot 21, Montpellier

"C'est en forgeant qu'on devient forgeron"

Les automobilistes modernes ont besoin de garages et de mécaniciens pour leurs voitures et leurs chevaux-vapeur; nos ancêtres avaient besoin de forgerons.

La forge de Théogène Parent

Théogène Parent bâtit une boutique de forge sur un terrain de Moïse Faubert vers 1920; il ouvre un petit magasin. Pendant seize ans, au village, il ferre les chevaux et sert le public. A sa mort, en 1936, sa veuve abandonne la boutique... et le veuvage. Elle convole en jus-

tes nocés avec Napoléon Séguin qui en était ainsi à son troisième mariage; ils s'occupent du magasin.

Les propriétaires se succèdent: Gédéon Montreuil, Jean Lavigne et Amédée Riopel.

La forge de Joseph Séguin

Sur le chemin du lac Montreuil où demeure Florian Périard, Joseph Séguin ouvre sa forge qu'il déménage plus tard au village. En 1951, il la vend à Armand Neveu. Le nouveau forgeron préfère le monde

aux chevaux et transforme la boutique en restaurant.

Quatre ans plus tard, Armand Neveu quitte Montpellier pour emménager à Thurso, il vend son restaurant à Orcidas Richer.

La forge de Joseph Leblanc

Il y a cinquante ans, Joseph Leblanc ouvrait sa forge qu'il abandonne finalement avec l'arrivée des premières automobiles. Vers 1930, il transforme la forge en magasin qu'il vendra, en 1931, à Polydor Deschatelets.

Florimond Faubert forge durant sept ans

A l'endroit où se trouve son magasin général (chez son fils, Florian Faubert), en 1938, Florimond Faubert exploitait une forge jusqu'à 1945. Armand Neveu qui avait acheté les outils de Florimond Faubert et la forge de Joseph Séguin tient le coup quelques années.

Il n'y a plus de forge à Montpellier. La dernière remonde aux années du cinquantenaire.

Les trois rois mages... non: les trois fromageries

L'espace d'un matin

Comme les roses qui fleurissent et ne durent pas longtemps, la première fromagerie ne survécut pas au déménagement de Louis Beaulieu dit Montpellier.

Il avait installé sa fromagerie à côté du bureau de poste et quand il quitta la côte pour emménager au village, il préféra s'occuper davantage du courrier que du fromage.

Quarante ans de fromage

C'est en 1903 qu'Israël Bourcier ouvrit la deuxième fromagerie de Montpellier où est situé Thomas Bédard. Il tient le coup durant quatorze ans sur la côte et vint, en 1917, s'installer au village. Il y construit une nouvelle bâtisse pour le fromage à l'endroit où demeure actuellement Oliva Amyot.

L'âge avançant, il vend le tout à un confrère fro-

mager de profession, Oscar Deschatelets. Celui-ci vendra le commerce à Omer Montpellier, fils de Louis Beaulieu dit Montpellier.

Quarante années de service avant qu'Oliva Amyot en 1943, achète la bâtisse, démolisse la fromagerie et s'installe chez lui.

Le feu ravage la troisième

Installé en dehors du village, tout près de Paul Villeneuve, Louis Lafleur exploite une fromagerie, puis ce fut Dollard Hotte. Quand Louis Lafleur la transporte au village, elle ne résiste pas longtemps car elle passe au feu.



MONTPELLIER EN 1977

Louise Péladeau-Gauthier

COMPOSITION ET MONTAGE:
Atelier des Entreprises Commerciales Outaouais.

COUVERTURE:
Création de Francine Lemieux, LE CARILLON.

EDITION:
Jacques Lamarche pour la Coopérative CEPEN.

IMPRESSION:
Imprimerie Prescott-Russell Ltée.

**Un événement de calibre
international à Montpellier
le 14 août prochain**



Réjane Cardinal

RÉJANE CARDINAL, Mezzo-soprano, est née à Montréal. Très jeune ses goûts la portent vers le chant. Après des études musicales complètes à l'École Supérieure de Musique "Vincent d'Indy", elle vient à Paris, où, pendant deux ans elle perfectionne son art sous la direction de Charles Panzéra, qui lui prédit un brillant avenir. De retour au Canada, elle travaille l'opéra avec Raoul Jobin, ex-premier ténor de l'Opéra de Paris. Formée à l'école des grands maîtres, elle ne tarde pas à se tailler une réputation dans tous les domaines de l'art vocal. C'est cependant au cours de deux tournées successives de récitals en France que sa carrière s'engage véritablement.

Extraits de la presse canadienne

La Presse, Montréal:

Très à l'aise dans le style classique, Réjane Cardinal possède un style direct où le détail est livré à l'auditeur comme un produit ouvré.

JEAN HAMELIN

La Presse, Montréal:

Réjane Cardinal possède la voix assez rare du vrai mezzo-soprano dont le timbre chaud prend dans l'aigu l'éclat du soprano dramatique.

MARCEL VALOIS

Le Devoir, Montréal:

Depuis son retour d'Europe elle a donné quelques récitals qui ont mis en lumière d'exceptionnelles qualités d'intelligence et de sensibilité, particulièrement dans l'interprétation des lieder.

GILLES MARCOTTE

La Patrie, Montréal:

Il fait plaisir de souligner, une fois de plus, la voix d'or de ce mezzo-soprano, et surtout l'usage magnifique qu'elle en fait. Belle discipline vocale chez elle, grande facilité d'émission, talent souple et goût distingué. Il faut aussi admirer l'équilibre de la couleur vocale.

DOMINIQUE LABERGE

The Montreal Star: Montréal:

Mezzo-soprano Réjane Cardinal's big voice, which she handles with ease, discretion, and a remarkable degree of intelligence for a singer, can easily fill the largest cavern. That the large sounds she produces never become oppressive is a tribute to her taste.

JACOB SISKIND

Le Droit, Ottawa:

Elle passe d'une école à l'autre avec aisance, attribuant à chacune le style qui lui convient. Le registre est sonore dans toute son étendue, où la couleur éclate dans des nuances exquises et un sentiment profond. La diction est parfaite.

MADELEINE PLOUFFE

Vue par Michel Briguet dans "Musica"

Je ne sais pas si, plus qu'avec elle, j'ai jamais fait une si riche découverte de ce qu'est la musique, à travers cette voix qui est le plus bel instrument du monde lorsque, au-delà des effets vocaux, il traduit un cœur ou un esprit. Je ne sais si j'ai jamais entendu joie plus joyeuse, tendresse plus tendre, sensualité plus sensuelle, désespérance plus désespérée, noblesse plus noble que celles voulues par Fauré, Debussy ou Haydn. Un cri plus poignant que celui du désespoir de "Marguerite au rouet", un élan plus ardent que celui du "Message" de Brahms, une mélancolie plus prenante que celle de la "Chanson triste", je ne les ai jamais ressentis avec autant d'intensité. On peut sans doute concevoir le chant autrement: on ne saurait demander à la musique une vie plus multiple, jaillie plus profondément des fibres d'un être humain.

Peut-être est-ce ce qui m'avait le plus frappé, cette variété de vie qui gonfle de leur sens non seulement les musiques, mais les paroles, parfois bien désuètes, que les compositeurs ont utilisées pour leurs mélodies. A ce qui risquait de ne pas passer la rampe, une "présence" exceptionnelle donnait toutes les lumières de la vérité et de la vie.

Vue de l'hôtel du village en 1952



L'hôtel familial des Séguin en 1977